

La corruption dans un terreau fertile

Jean-Claude Ravet

Number 761, December 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68003ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Ravet, J.-C. (2012). La corruption dans un terreau fertile. *Relations*, (761), 3–3.

La corruption dans un terreau fertile

La corruption étalée au grand jour par la commission Charbonneau provoque un haut-le-cœur. C'est néanmoins un exercice nécessaire. Il confirme ce que nous craignons depuis longtemps: notre société est à ce point viciée qu'élus politiques et fonctionnaires puisent à même les biens et contrats publics comme à un pactole.

Certains de ces corrompus le sont devenus par peur, d'autres par lâcheté ou conformisme, d'autres encore par soif de pouvoir et de lucre. Mais cette alliance «naturelle» entre corrupteurs, parvenus et lâches ne suffit généralement pas. Doivent s'y joindre d'autres gens qui ne sont pas directement impliqués, mais qui permettent à la corruption de fonctionner à long terme en toute tranquillité. Il s'agit généralement de subalternes et de personnes en position d'autorité – Gérard Tremblay est de ceux-là et Jean Charest possiblement aussi,

Ces complices aux mains blanches offrent en pâture à la prédation le monde commun dont ils sont pourtant garants.

La manière toute désinvolte, presque cabotine dont plusieurs des corrompus ont témoigné de leur crime – au point où certains se sont pavanés en star à la télévision ou ont osé faire la louange de leurs compétences – laisse terriblement songeur quant à l'étendue et à la profondeur de cette corruption dans les institutions publiques. Des mesures législatives et judiciaires ne suffiront pas.

Nous ne sommes pas en face de quelques pommes pourries qu'il s'agirait de jeter hors du panier pour que tout revienne à la normale, mais d'un panier qui pourrit les pommes. En effet, la société actuelle offre un terreau fertile à la corruption et lui promet un bel avenir. Dans tous les domaines, les individus sont de plus en plus incités à se comporter en simples exécutants, dépourvus de tout souci de réflexivité quant à la portée de leurs actes, au nom d'une logique utilitaire, de rentabilité et d'efficacité. Pour soutenir cette «main-d'œuvre» déjà bien constituée, les universités elles-mêmes s'affairent de plus en plus à la formation d'un «cerveau-d'œuvre», selon l'expression que le sociologue Gilles Gagné employait récemment pour décrire les contingents d'exécutants qui sortent de ces institutions. Des gens à qui on ne demande plus de penser, de juger, mais qui remplissent leur stricte tâche, en bons techniciens, sans s'encombrer de considérations normatives, éthiques et sociales. Ni du bien commun, il va de soi.

Cela n'a-t-il pas à voir avec l'attraction grandissante du pouvoir de l'argent? Cette jeune femme qui a récemment vendu sur Internet sa virginité pour des millions de dollars et a obtenu son gain est, en effet, la ver-

sion *people* d'une transformation à beaucoup plus grande échelle et combien plus *trash* de toute chose et tout être en valeurs monnayables.

La corruption dans le monde politique n'est pas étrangère et ne peut non plus être dissociée du milieu des affaires et de la finance qui érige en système l'art de la magouille légale. Pensons aux centaines de milliards de dollars que les grandes sociétés accumulent dans les paradis fiscaux en toute impunité; aux minières qui font disparaître comme par magie leurs profits dans leurs livres comptables pour ne payer aucune redevance à l'État; ou bien à ces spéculateurs qui jouent avec les dettes, les fonds de retraite, la nourriture – la vie même des gens. Ce ne sont là que quelques exemples du «culte sans rêve et sans merci» (Walter Benjamin) de la religion capitaliste qui élève au rang de vertu cardinale l'appât du gain.

Devant cette corruption banalisée, ne sommes-nous pas devant l'exigence d'une révolution spirituelle? Pas celle que la droite conservatrice ou religieuse appelle de ses vœux, celle qui servirait «la sécurité des proprios, le prestige des fonctionnaires ou la stabilité des gouvernements» pour parler comme Bernanos. Le souffle froid du contrôle, de la soumission et de la discipline. De ce moralisme de l'ordre, nous n'avons pas besoin. Par contre est indispensable un souffle qui nous permette de nous tenir debout, inébranlables, dans le respect de la dignité humaine et la défense du monde commun, inspirant l'insurrection contre la barbarie prédatrice et troquant la culpabilité contre la responsabilité joyeuse à l'égard du monde. Une spiritualité avec ou sans Dieu, mais résolument ancrée dans la condition humaine.

JEAN-CLAUDE RAVET



Garnotte, paru dans *Le Devoir*, 2012. Encre de Chine sur bristol

comme bien d'autres à divers échelons politiques. Tout autour d'eux, tout près d'eux, des gens magouillent. Pas eux. Ils le savent, mais ils laissent faire. Ils croient ainsi avoir les mains propres, et tentent d'oublier ou font semblant d'oublier. Tous se disent qu'ils n'ont pas à juger du système, fût-il corrompu, mais à exercer leur tâche le plus efficacement possible.